

## **L'APPARITION DES VILLES AU PROCHE-ORIENT IVe - IIIe MILLENAIRES\***

L'apparition des premières cités aux IVe et IIIe millénaires au Proche-Orient est l'une des interrogations majeures des archéologues orientalistes ; le phénomène a été repéré dans la première moitié du XXe siècle, mais c'est seulement il y a une soixantaine d'années que l'on s'est interrogé sur les raisons et sur les modalités de cette création. La difficulté vient de ce qu'il est très difficile, voire impossible, de fixer un moment précis dans une évolution qui voit la transformation d'un mode de vie villageois simple, avec une économie et une organisation sociale spécifiques, en un système urbain complexe qui modifie considérablement les rapports entre les hommes.

Le passage s'est fait progressivement et selon un rythme que les découvertes archéologiques, trop peu nombreuses, ne permettent pas encore de suivre avec précision. En réalité on ne peut parler de la ville que lorsqu'elle nous apparaît avec des caractéristiques telles qu'il est impossible de ne pas la reconnaître comme telle.

Or les premières villes reconnues et partiellement explorées sont de toute évidence des villes neuves qui présentent toutes les caractéristiques du volontarisme ; la question est alors de savoir si derrière une organisation raisonnée de la cité, c'est-à-dire un urbanisme volontaire, se profile une urbanisation volontaire.

### **DEFINIR LA VILLE ET LE VILLAGE**

Je retiendrai pour ma part la définition de la ville que donne l'urbaniste R. Magnan<sup>1</sup> parce qu'elle se situe à un niveau de conceptualisation qui permet de l'opposer au village ; or,

notre but est bien de savoir quand et comment l'on est passé du village à la ville et donc ce qui réunit et sépare les deux institutions. L'étude de ce passage ne peut se faire pour l'archéologue qu'en partant des restes matériels laissés par les communautés anciennes, restes qui ont partiellement résisté aux méfaits de l'érosion. Or ces restes peuvent être rangés de façon directe ou indirecte dans les catégories retenues par R. Magnan.

« La ville est un système complexe d'ensembles de constitutions différentes : des éléments naturels, des équipements matériels, des éléments humains » : les premiers nous sont donnés par la géographie, les seconds par le résultat des fouilles, les derniers par l'analyse de ces derniers en tant que produit des hommes. Le mot important dans cette définition est sans doute « système complexe », car, si l'on étudie le village, on retrouve bien entendu « les éléments naturels, les équipements matériels et les éléments humains ». Mais dans la formule initiale il n'y a qu'un type d'équipement matériel (la maison et son mobilier quotidien) qui se répète identique à lui-même ; quant à l'élément humain que reflète cet équipement, il est le même, à savoir l'agriculteur. Il peut y avoir une structuration spatiale du village, comme il y a une structuration spatiale de la ville, mais cette structuration ne conduit pas à confondre les deux types de communautés.

Finalement, comment l'archéologue peut-il savoir qu'il est en présence d'une ville ou dans une situation intermédiaire entre le stade villageois et le stade urbain ?

- Le village se reconnaît au caractère répétitif d'une formule d'habitat et à l'absence de différenciation d'une unité à l'autre : les activités économiques sont identiques, juxtaposées et l'exploitation de l'espace est limitée à l'action des hommes sur les champs qui entourent le village.
- La ville donne une diversité de formules architecturales organisées selon un mode en partie hiérarchique, dont l'agencement met en lumière une structuration interne de l'espace ; celle-ci traduit souvent une séparation des activités et des fonctions ; mais, à côté de l'activité agricole initiale qui regroupait toutes les activités annexes (artisanat, échanges sur un plan modeste et défense), on constate l'existence d'activités spécialisées - artisans divers, soldats, prêtres, marchands... ; le fait le plus marquant est que l'emprise de la ville sur l'espace a complètement changé : il ne s'agit plus d'un modeste territoire

autour du centre construit et habité, mais d'une part de l'incorporation de toute une série de communautés villageoises qui sont dirigées par le centre urbain et à son profit, d'autre part d'un réseau d'échanges qui s'étend à des centaines de km.

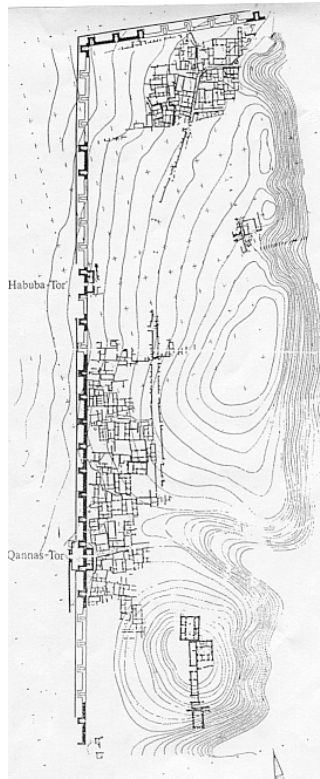
- Lors du passage qui conduit de la communauté villageoise à la communauté urbaine, toutes les étapes intermédiaires sont possibles, l'apparition d'un deuxième, puis d'un troisième type d'équipement matériel venant s'ajouter au premier marque qu'il y a évolution.

Cette façon archéologique de voir le problème de la ville et de sa naissance ne veut pas être une explication : elle n'est qu'un constat qui doit nous aider à y mettre un peu de clarté.

### **La documentation archéologique**

La littérature archéologique s'en est donné à cœur joie depuis quelques dizaines d'années sur le problème de la naissance des villes<sup>2</sup>. Au début, les feux étaient concentrés sur le pays sumérien et sur la Susiane ; puis, timidement, la Mésopotamie centrale a été incorporée dans le discours. Et la question a rebondi avec la découverte, en Syrie, de Habuba Kabira il y a une trentaine d'années. Dès lors on a tenté de scruter les moments d'apparition des cités et de déterminer quelles transformations dans le matériel des fouilles permettaient de déterminer les mutations.

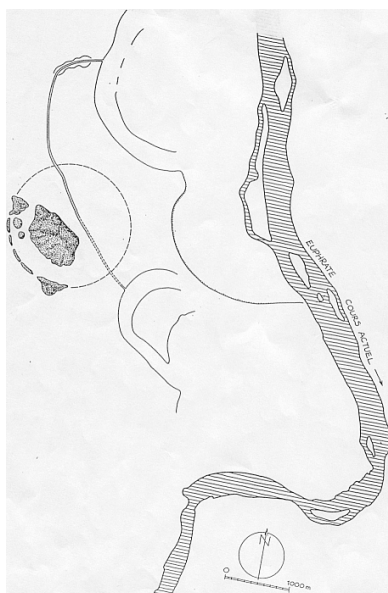
En regard de cette production scientifique, quelle est l'importance de la documentation qui nous permet d'étudier le phénomène ?



Le site de Habuba Kabira à la fin du IV<sup>e</sup> millénaire<sup>3</sup> (fig. 1)

La découverte de cette cité a pour la première fois donné le plan d'une ville, inconnue jusqu'alors, mais qui prouvait la réalité du phénomène urbain à la fin du IV<sup>e</sup> millénaire : un grand nombre d'études partielles, en l'absence du rapport final, donnent une image précise de cette cité à l'aube de l'époque urbaine.

Dans l'environnement immédiat de Habuba ont été fouillés des sites chronologiquement voisins comme Djebel Aruda, Cheikh Hassan et, du côté turc, Arslan Tepe et Hassek Hüyük. Ils permettent de compléter la documentation, mais en réalité les données qu'ils fournissent ne sont pas telles qu'ils puissent nous donner des éléments de réflexion sur un ensemble urbain.



La cité de Mari au début du III<sup>e</sup> millénaire<sup>4</sup> (fig. 2)

C'est une découverte de ces 15 dernières années que la ville de Mari a été fondée au tout début du III<sup>e</sup> millénaire, comme ville neuve et non comme un village qui aurait progressivement évolué vers un stade urbain. Puis, avec des périodes d'éclat entrecoupées de périodes de récession, la ville a vécu pendant un peu plus d'un millénaire ; évidemment, les ruines se sont accumulées au cours de cette période, au point que le niveau d'origine est souvent très difficile à atteindre, donc à étudier sur une certaine superficie. A l'heure actuelle celui-ci d'origine a été atteint dans plus d'une quinzaine de sondages et repéré en 7 endroits ; la certitude de la fondation du site *ex nihilo* au même moment est totale. Mais l'organisation détaillée de cette première cité est encore obscure, même si les conditions de sa fondation sont assez bien connues. Le problème de l'approche archéologique se pose donc encore et les renseignements à notre disposition ne sont pas de même nature que ceux fournis par Habuba.

Etant donné la pauvreté de notre documentation, c'est peut-être un bien que les deux sources d'information se complètent, mais un chevauchement partiel aurait été souhaitable, car on n'évalue pas encore exactement les

similitudes et les différences sur le plan de l'urbanisme proprement dit.

Peut-on espérer compléter cette information par des sources voisines ?

#### *Apport des régions septentrionales*

A la suite des découvertes réalisées à tell Chuera<sup>5</sup> au pied du Taurus entre le Balikh et le Khabur, c'est à juste titre que les archéologues ont accordé, depuis une vingtaine d'années surtout, une grande attention au piémont, au Balikh et surtout à la plaine et à la vallée du Khabur. Il apparaît désormais que cet ensemble régional a joué un très grand rôle aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> millénaires. Tell Brak<sup>6</sup> a récemment montré l'importance de la civilisation d'Uruk dans la région et les fouilles entreprises à tell Chuera, tell Leilan et tell Beydar mettent l'accent sur le phénomène de l'urbanisation de cette région au III<sup>e</sup> millénaire.

Mais constater ce phénomène ne signifie pas qu'une importante documentation vient compléter notre information. Aucun dégagement d'importance au niveau d'origine de la ville n'a été réalisé à Chuera ou à Leilan, pas plus qu'à Beydar, tard venu dans ces recherches. On est en présence de sondages, chaque fois limités et, au demeurant, bien souvent peu explicités, donc fort peu connus.

#### *La documentation méridionale de Sumer ou de Susiane*

Ce sont les sites d'Uruk et de Suse qui ont, les premiers, permis de parler du phénomène de l'urbanisation et c'est au vu des résultats des fouilles que les archéologues ont été conduits à s'interroger sur celui-ci. La conclusion qui se dégage, c'est que, aussi bien à Uruk qu'à Suse, vers la fin du IV<sup>e</sup> millénaire, voire un peu plus tôt, le stade urbain est atteint.

Mais comment se présentent ces villes ? Personne ne le sait : nous n'avons aucune indication sur le plan de chacune d'elles, sur leur organisation, sur la structuration de leur espace, nous n'avons aucun plan de quartier, pas même une maison, rien sur le système de défense, nos informations se limitent à des bâtiments religieux ou publics.

Si la ville est née dans le Sud mésopotamien, force nous est de reconnaître que nous ignorons tout du fait urbain dans ces régions.

**DANS CES CONDITIONS DE PAUVRETE DOCUMENTAIRE, POURQUOI PARLE-T-ON D'URBANISATION ?**

Et pourquoi les auteurs insistent-ils sur l'apparition du phénomène en Mésopotamie au IV<sup>e</sup> millénaire, rapidement suivie de son expansion vers la Mésopotamie centrale et de son émergence au III<sup>e</sup> millénaire partout ailleurs et en particulier en Syrie du Nord ?

C'est en fait de façon indirecte que l'évidence du phénomène s'est imposée. L'observation de faits nouveaux dans les fouilles a conduit la réflexion en ce domaine et c'est davantage le raisonnement que les découvertes matérielles qui a abouti à une conclusion à partir de six observations majeures.

\* Les fouilleurs ont été frappés par l'apparition d'une architecture monumentale à Uruk au cours des différentes phases du niveau IV : édifices tripartites majestueux, sophistication du décor, plate-forme à colonnes...ont donné le sentiment d'une grande originalité et surtout d'une grande nouveauté. En réalité, c'est l'ignorance dans laquelle nous étions en ce qui concerne les monuments de l'époque d'Obeid qui pouvait donner cette impression. Car si l'époque d'Uruk exprime des nouveautés dans le domaine architectural, les principes fondamentaux restent dans la lignée et dans la suite logique de l'architecture du Ve millénaire.

\* Les premières tablettes portant des signes d'écriture datent de ce moment ; les sceaux-cylindres apparaissent aussi dans ce contexte. Ce sont deux manifestations d'une transformation fondamentale du mode de gestion de l'économie :

- la naissance de domaines agricoles qui dépendent d'un centre urbain et non plus seulement d'un village
- les échanges qui se développent entre le centre de production et le centre de décision, mais aussi la nécessité d'aller chercher des denrées dans d'autres régions ou d'en expédier au loin avec

le souci de marquer l'appartenance imposent la nécessité de marques de comptabilité ou de propriété.

L'ampleur de ce phénomène a entraîné une généralisation de la gestion administrative et comptable.

\* L'apparition aussi d'une céramique très stéréotypée, les bols à rebord biseauté, a attiré l'attention sur l'idée de production de masse ; on trouve en effet à travers tout le Proche-Orient des bols de ce type, avec des variantes morphologiques, à propos desquels l'imagination des archéologues s'est grandement exercée. Ce n'est pas le lieu de prendre parti pour l'une ou l'autre des fonctions proposées, mais bien de souligner que cette similitude morphologique marque soit l'expansion exceptionnelle d'une population, soit plutôt l'adoption de traits culturels extérieurs par des populations bien enracinées, ou peut-être les deux. Ne parlons pas de mondialisation, ni d'économie mondiale, mais reconnaissons que c'est la première fois qu'un phénomène d'une telle ampleur est observé et qu'il manifeste une transformation profonde des structures économiques et sociales.

\* C'est aussi le moment où la roue est inventée. On tient assez peu compte de cette découverte dont la date d'apparition est assez imprécise. Cependant c'est au cours de la période d'Uruk que l'on voit sur les sceaux-cylindres les roues remplacer les patins des chariots. Découverte capitale non seulement pour la technologie et la mécanique, mais pour le transport, puisque bientôt, on pourra mettre en oeuvre, parallèlement au transport par bateaux ou par portage, des chariots, et que l'on ne sera plus tributaire des voies d'eau.

\* Etroitement liée au problème du transport, la question de la domestication des animaux de bât semble bien connaître aussi un tournant : il est possible que le bœuf ait été domestiqué plus tôt, mais c'est un tracteur et non un porteur (même si à défaut on l'utilise parfois ainsi) et son importance ne devient grande qu'avec le développement de la roue ; en revanche l'âne semble bien avoir été domestiqué au début ou dans le courant du IV<sup>e</sup> millénaire et avoir connu une importance de plus en plus grande dans les échanges avant le passage au III<sup>e</sup> millénaire.



\* Enfin, c'est le moment où la métallurgie du cuivre et du bronze connaît un développement dont l'importance est difficile à évaluer du fait de la faiblesse des restes retrouvés en fouille, mais dont la nature implique des mutations profondes dans le domaine du travail et de l'action sur la matière. On ne peut sous-estimer son rôle dans les changements en cours.

C'est donc une période où l'on voit se multiplier les faits nouveaux de civilisation, faits qui n'ont aucune signification dans le cadre d'une civilisation villageoise. Et il faut bien voir dans ces différentes manifestations de l'activité humaine les indices d'une transformation radicale qui affecte dans son ensemble l'économie et la structure sociale. Les techniques nouvelles (construction, gestion administrative et commerciale, transport, transformation de la matière...) impliquent une modification de l'organisation politique dont le centre est naturellement la ville dont la création coiffe toutes les autres nouveautés.

### **Une fois l'urbanisation reconnue, comment a-t-elle été expliquée ?**

La plupart des thèses présentent un fort développement de l'agriculture comme la véritable raison de l'urbanisation. C'est à cause de lui qu'un effort de gestion administrative a été nécessaire et que s'est accrue le besoin de communiquer à distance, ce qui aurait donné un nouveau départ aux notions et pratiques déjà anciennes de marque de reconnaissance (le sceau-cylindre) et de transmission de données comptables (l'écriture).

Ce développement de l'agriculture a été mis en relation aussi avec l'extension du réseau d'irrigation. Comme c'est pour l'agriculture que les premières recherches sur la maîtrise de l'eau avaient été engagées au Néolithique, il a paru normal que son intense développement au IV<sup>e</sup> millénaire marque une extension des surfaces cultivées. Et l'on a pensé alors à une économie plus ou moins collectiviste, avec distribution de rations pour nourrir les populations astreintes aux travaux des champs et autres, la mesure de la ration étant donnée par le fameux bol à rebord biseauté.

On aurait alors vu le développement de centres administratifs qui seraient devenus progressivement et naturellement les cités.

On voit bien tout ce que cette explication doit à l'idée que l'agriculture est la mesure des grands changements intervenus dans le Proche-Orient et la création des villes ne serait donc que l'ultime avatar de sa découverte. En fait une sorte de conséquence impérative que la maîtrise de l'irrigation permettait de pousser à son paroxysme.

Quand on a pris conscience que les villes apparaissaient dans la plaine du Khabur avec un retard de quelques siècles par rapport à la Mésopotamie méridionale, on a cherché là encore une explication dans le développement agricole. Domaine d'agriculture sèche, où l'irrigation n'était pas nécessaire, même si elle a parfois été utilisée, on aurait donc vu se développer une agriculture intensive avec un certain retard et les mêmes causes auraient produit les mêmes effets puisque des centres administratifs seraient nés et se seraient transformés en centres urbains à partir de ce moment, c'est-à-dire vers la fin de la première moitié du III<sup>e</sup> millénaire.

Enfin une thèse récente veut proposer une explication pour une catégorie de villes très particulière que l'on trouve dans le Khabur et à laquelle il faudrait adjoindre Mari<sup>7</sup> ; il s'agit de villes à plan circulaire souvent appelées « *Kranzhügel* » ; c'est parce qu'à l'origine il s'agirait de parcs à bestiaux que ces villes auraient cette forme. C'est donc l'élevage, soit un aspect particulier de l'activité agricole, mais considéré comme pratiqué par des nomades, qui aurait donné naissance à ces villes ; on voit déjà la contradiction qu'il y a à penser que ce sont les nomades qui vont être créateurs de villes<sup>8</sup>, mais, en outre, on se demande comment un parc à bestiaux se remplirait de maisons et se structurerait pour donner une ville avec ses règles. Mais à dire vrai aucun « *Kranzhügel* » du Khabur n'a été assez fouillé pour que l'on puisse se prononcer pour le moment sur la situation de ses origines et Mari offre un démenti absolu à cette thèse qui ne repose, il faut le dire, sur aucun argument archéologique sérieux.

Enfin ce qui permet de rejeter la plupart de ces systèmes, c'est qu'en fait ils ne sont fondés sur aucun exemple de cité provenant du domaine syro-mésopotamien. Nous y reviendrons plus loin.

Ces thèses me paraissent induire certains commentaires. Loin de moi l'idée de rejeter totalement le rôle de l'agriculture, mais je ne crois pas que l'on puisse en faire le moteur principal de la révolution urbaine. Son rôle est en fait indirect.

### **La question des surplus**

On voit bien que la question des surplus revient de façon permanente dans les explications. Mais est-elle vue sous le bon angle ?

- Car, finalement, si on peut encore faire intervenir l'essor du réseau des canaux en pays sumérien (v. ci-dessous) pour expliquer le saut qualitatif et quantitatif qui ferait passer d'un stade de production villageois à une production à connotation capitaliste avec surplus à écouler, rien de tel ne se présente dans la plaine du Khabur.
- Ne faut-il pas s'interroger sur la façon dont on est passé à un moment donné d'une production nécessaire et suffisante pour une communauté à une production excédant les besoins de cette communauté au point de provoquer la naissance d'une administration pour gérer ces surplus ? Comment un système de production économique, fondée sur l'autosuffisance et l'autoconsommation (agriculture-élevage), en place pendant des millénaires sans donner naissance à des villes, peut-il soudainement, la donne n'ayant pas été changée, aboutir à une surproduction et à la naissance d'un phénomène aussi complexe que la ville ? Autrement dit l'essor de la production, sans motif apparent, suffit-il à changer la donne ?
- En réalité ne doit-on pas considérer qu'une surproduction apparente est en fait une réponse adaptée à un autre besoin ? En conséquence ne faut-il pas se demander ce qui pourrait avoir conduit les agriculteurs à s'engager vers une surproduction par rapport à leurs besoins immédiats, s'il n'y avait pas eu un impératif de paiement, c'est-à-dire d'échange ?

La vérité serait donc que, s'il y a eu essor de la production agricole, c'est qu'on cherchait un moyen de paiement pour acquérir d'autres denrées dont la Mésopotamie ressentait fortement la carence.

### **La question des canaux**

Un fait qui joue aussi un rôle dans toutes les explications, c'est l'intense développement des canaux dans la période qui accompagne ou précède de peu la naissance des cités.

Il convient de se rappeler qu'au Néolithique un village a besoin d'une source d'eau pour son alimentation quotidienne en tout premier lieu, pour ses champs quand il est hors du domaine de l'agriculture sèche ensuite, enfin, mais accessoirement seulement, comme voie de transport car les échanges ne sont pas encore développés et se contentent en général des voies naturelles.

Pourquoi ce développement aux Ve et IVe millénaires ? L'explication habituelle est que les canaux ont fourni de l'eau aux champs et ont donc permis l'extension du domaine cultivé. Mais cela me paraît une explication tout à fait insuffisante. Car il faut bien comprendre que le canal a joué un rôle essentiel dans le transport et que son développement date d'un moment où la roue n'existait pas. La voie d'eau était une artère essentielle dans le système des échanges. Et l'on constate, lorsque les données sont suffisantes, que la voie d'eau non seulement est toujours présente dans la naissance des premières villes, mais qu'elle en est même un élément essentiel et déterminant. D'ailleurs dans l'Europe médiévale, on sait bien que la renaissance des villes aux Xe et XIe siècles est directement liée au réseau hydrographique.

En conséquence, l'intense développement du réseau des canaux au IVe millénaire ne répond pas seulement à un objectif agricole, mais bien aussi aux nécessités des échanges.

Au terme de cette approche, un peu longue, mais nécessaire pour ne pas véhiculer dans la suite de notre propos des thèses peu fondées, peut-on déterminer ce qui a été à l'origine de la mutation du village vers la ville ? La réponse se

trouve peut-être dans l'étude un peu détaillée des documents archéologiques qui sont en notre possession, à savoir Habuba Kabira et Mari.

### **L'EXEMPLE DE HABUBA (fig. 1)**

Il ne peut être question ici d'une analyse détaillée mais simplement de rappeler les traits principaux du site, ceux qui mettent l'accent sur sa spécificité.

- En premier lieu il s'agit d'une ville fondée et qui a connu dès le départ l'organisation que nous lui connaissons.
- Concernant la structure générale, même si le plan interne n'est pas tracé au cordeau, on est en présence d'un système cohérent organisé par rapport à une artère maîtresse de direction nord-sud ; certains ont pensé que l'état dégagé ne représentait pas réellement l'état initial ; c'est un point qui ne paraît nullement certain, mais en tout état de cause, s'il y a eu évolution, l'état final ne s'écarte guère de l'original. Des rues secondaires sont branchées sur l'artère maîtresse et desservent les maisons d'habitation ou les portes de la ville.
- Vers le sud un pôle domine nettement, une sorte de petite acropole : on y reconnaît généralement le temple de la cité ; j'y reconnaîtrais pour des raisons que je ne peux développer ici, plutôt le centre du pouvoir dont rien ne prouve qu'il était de nature religieuse.
- Le fleuve joue manifestement une grande place : il occupe tout le flanc oriental où vraisemblablement les bateaux pouvaient aborder et être tirés sur la berge, il donne aussi sa direction à l'ossature première.
- Sur ses flancs nord et ouest, la ville est protégée par une imposante muraille rythmée de tours, l'ensemble étant précédé d'un mur simple ; deux portes sur la face ouest assuraient les relations avec l'extérieur.
- Les maisons d'habitation ne sont pas homogènes ; on peut déceler une véritable hiérarchie entre elles.

Comment peut-on comprendre ces traits ?

- la hiérarchisation de l'habitat suggère une hiérarchie de la société,

- la voirie hiérarchisée est l'indice d'une structuration volontaire de l'espace,
- les remparts expriment la réalité d'un système de défense collectif, peut-être dominé par un corps spécialisé,
- le fleuve et les portes de la ville expriment la rencontre d'un réseau de communication qui fait intervenir en même temps la voie d'eau et la voie terrestre, c'est le commerce qui trouve là son expression,
- l'acropole est le centre du pouvoir, quelle que soit la nature de celui-ci.

Ce sont là les caractéristiques de base d'une ville de la fin du IV<sup>e</sup> millénaire. Or, ne l'oublions pas, Habuba est à la fois la plus ancienne ville fouillée et connue, mais c'est aussi une ville fondée. Autrement dit, le plus ancien exemple d'urbanisme est dominé par le volontarisme.

Il est clair, et c'est là une conclusion d'une grande importance, que le concept urbain est déjà parfaitement intégré dans la société de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> millénaire. Les hommes d'Uruk savaient exactement ce qu'ils voulaient en construisant cette ville sur les bords de l'Euphrate, peut-être loin de leur base.

### **L'EXEMPLE DE MARI (fig. 2)**

Ici aussi la présentation sera rapide ; pour une analyse détaillée il faudra se reporter aux études spécialisées<sup>9</sup>. Deux aspects seront présentés successivement.

Tout d'abord la ville elle-même. Il faut rappeler qu'elle se trouve en milieu aride ; il ne tombe pas, à Mari même, plus de 140 mm de pluie, en moyenne annuelle, on est donc très loin des 250 mm nécessaires pour pratiquer une agriculture non irriguée. Les conditions mêmes du choix du site posent donc un problème.

Les recherches archéologiques ont permis de définir certaines de ses caractéristiques originelles.

- C'est une ville de plan circulaire, actuellement tronquée parce que l'érosion en a arraché près des deux tiers.

- C'est une ville fondée volontairement (le plan et les aménagements collectifs le prouvent sans aucune hésitation) vers la fin du Dynastique Archaique I (DA I), peut-être au début de la phase suivante (DA II), soit vers 2900-2800 avant J.-C.
- Elle est nettement éloignée du fleuve, mais rattachée à lui par un canal de raccordement, évidemment entièrement artificiel. La cité est en effet installée sur la terrasse holocène qu'il a fallu profondément creuser pour permettre le canal.
- La ville est protégée par une digue de plan circulaire qui a donné à la cité sa forme et ses dimensions (diamètre 1,9 km).
- Un rempart très épais, sur socle de pierre haut de 1,60 à 2,00 m et épais de près de 8 m enferme la ville intérieure, ce qui laisse une couronne entre la digue et celui-ci, couronne qui a pu servir pour des jardins, voire pour des mesures.
- Aucun dégagement d'envergure n'a été réalisé dans cette première ville, sauf sous le temple d'Ishtar, mais d'autres sondages ont donné le niveau originel. Ces différentes fouilles ont livré :
  - quelques maisons d'habitation plutôt fragmentaires,
  - le plan incomplet des fondations en pierre d'un grand monument (sous le temple d'Ishtar),
  - un vaste espace consacré aux activités artisanales et particulièrement à la métallurgie sous l'espace central de l'Enceinte Sacrée.

On souhaiterait plus d'informations sur cette première ville qui est encore trop peu documentée, mais on peut déjà en tirer quelques traits caractéristiques :

- c'est une ville fondée, donc créée artificiellement, *ex nihilo*, dans le cadre d'un programme gigantesque d'aménagement ; rien que pour la ville la mise en oeuvre a nécessité d'énormes travaux pour lesquels des milliers d'hommes ont dû œuvrer puisqu'il a fallu :
  - élever la digue périphérique, peut-être surmontée d'un muret, sur quelque 3 m de haut et sur une longueur de 8 km environ ;
  - édifier le rempart de la ville, soit une masse de pierres et de briques épaisse et haute de 8 m sur une longueur de 5,650 km environ ;
  - enfin creuser le canal de raccordement au fleuve sur 8 ou 10 km.

- C'est une ville qui a une activité artisanale importante, attestée à la fois par les fours et foyers repérés sous l'Enceinte Sacrée sur une épaisseur de 4 m environ, soit sur la totalité de l'existence de cette première ville, et par l'installation repérée près du rempart ;

- une activité commerciale vient conforter l'artisanat, car il a bien fallu importer le métal et le charbon de bois nécessaires pour la métallurgie ; la liaison aménagée avec l'Euphrate atteste aussi de ces relations commerciales et de la nécessité pour la cité d'être étroitement associée au fleuve ;

- enfin, pour pouvoir faire vivre ses habitants, il a fallu aménager dans la vallée un réseau d'irrigation.

On conçoit l'importance de cette cité située sur un cordon/oasis en prenant conscience des travaux qu'elle a exigés. Il fallait bien que l'enjeu ait été de taille !

Notons que sa position sur l'Euphrate implique que des centres économiques d'une certaine importance existaient en amont, c'est-à-dire dans la plaine du Khabur et sans doute aussi en Syrie occidentale. Qu'ils n'aient pas encore été retrouvés n'ôte rien au caractère impératif de cette déduction.

Mais l'importance de Mari en ce début du III<sup>e</sup> millénaire ne se lit pas seulement dans l'analyse de ses traits urbains *stricto sensu*. En effet la prospection régionale engagée par la Mission sous la conduite de B. Geyer et de J.-Y. Monchambert a permis de mesurer l'exceptionnel degré d'intégration de la cité nouvelle dans un milieu.

Les découvertes par la prospection ont principalement porté sur deux points (fig. 3):



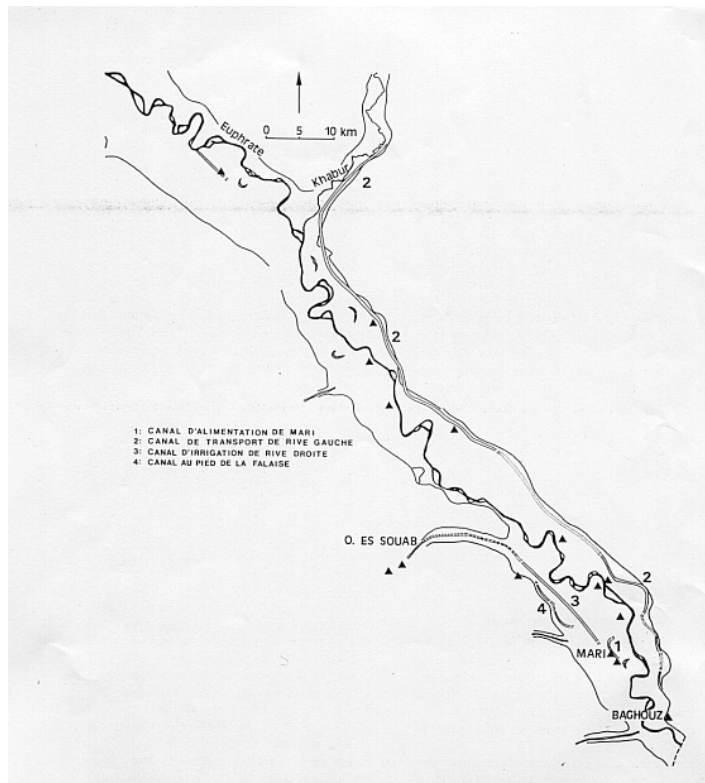


Fig. 3

- l'identification d'un canal d'irrigation en rive droite dont l'approvisionnement a été selon toute vraisemblance assuré par un lac de barrage, installé dans le wadi es Souab et fonctionnant épisodiquement à la fin de l'hiver et au début du printemps ; la présence d'une population citadine dont il fallait assurer la nourriture et le système hydrographique justifient pleinement une telle organisation ;
- l'existence d'un canal de navigation cette fois, long de 120 km, branché sur le Khabur et rejoignant l'Euphrate peu avant le verrou de Baghouz/Abu Kémal. Qu'il soit un canal de navigation est assuré par le fait que son gabarit (11 m) est identique sur tout son parcours. Rien ne permet de fixer en toute certitude la date de sa création, mais on voudra bien retenir que ce canal est le seul élément qui justifie la création de Mari. Si l'on ne fait pas appel à lui, on ne voit pas comment on pourra

comprendre et expliquer l'installation volontaire d'une ville dans un milieu particulièrement hostile.

Si on essaie de mettre en relation certains traits de la topographie de la vallée, avec les installations humaines, on est frappé par quelques rencontres qui ne sont pas l'effet du hasard :

- le site d'Ashara/Terqa est situé à un endroit de relatif resserrement de la vallée, au point qu'un contrôle des passages sur le fleuve y est plus facile qu'ailleurs ;

- au niveau d'Abu Kémal, un véritable verrou existe : la falaise de Baghouz borde la rive est du fleuve et le plateau occidental vient mourir près de sa berge ouest. Il est particulièrement facile dans ces conditions d'exercer un contrôle à cet endroit où, par manque de place, un canal de rive gauche doit nécessairement rejoindre le fleuve<sup>10</sup>.

Ces observations permettent, je pense, de proposer le processus historique suivant dans le cadre d'un système d'échanges actifs utilisant l'axe fluvial entre la Mésopotamie et la Syrie :

- un premier contrôle sur le trafic a été mis en place à Terqa en raison des conditions assez favorables de surveillance ; parce que cette cité est installée un peu en aval de la confluence du Khabur, ce stade correspond certainement à une phase où les relations sont dominantes avec le Khabur ;

- peut-être en raison de l'accroissement du trafic, un aménagement du parcours fluvial s'est imposé ; la construction du canal ne comportait en effet que des avantages :

- raccourcissement du trajet (120 km au lieu de 160-170 km) ;

- remonte facilitée par la disparition des méandres qui étaient un véritable frein puisqu'il fallait changer de bord à chaque demi-méandre en perdant à chaque manœuvre, par le recul du bateau, une partie de l'effort qu'avait nécessité la traction ;

- possibilité de concentrer en période d'étiage l'eau qui avait tendance à se disperser dans de multiples chenaux ;

- du fait de la longueur du canal réalisé, qu'il n'était guère facile de gérer depuis la position de Terqa, il fallait déplacer le centre de contrôle : ce fut la fondation de Mari, installée à un endroit où la proximité de Baghouz - lieu

vraisemblable du poste de péage et de contrôle -, permettait d'envoyer à la capitale les bateaux qui posaient problème. La position du nouveau centre lui permettait en outre de surveiller le passage des caravanes qui, pour des raisons pratiques, préféraient la rive droite.

Dans ces conditions, la fondation de Mari apparaît comme étroitement liée à un intense courant d'échanges entre la Mésopotamie et la Syrie ; mais le système a évolué au cours des temps :

- dans un premier temps, ce sont les liens avec le Khabur qui dominent et c'est très vraisemblablement pour ce courant d'échanges que la première ville de Mari a été construite ;

- dans un second temps, au domaine du Khabur est sans doute venu s'ajouter le commerce avec la Syrie occidentale, où Ebla a pris une telle importance, mais alors c'est la seconde ville de Mari qui est concernée et non plus la première.

#### **PORTRAIT D'UNE VILLE ORIENTALE ENTRE 3500 ET 2800 AV. J.-C.**

C'est à partir des caractéristiques fournies par Habuba Kabira et Mari, les deux seules villes connues, que l'on peut

proposer cette première approche, avec beaucoup de prudence et en soulignant qu'une nouvelle découverte (espérée !) risque de modifier cette vision.

A l'époque de la naissance des cités et lors de la première « expansion »<sup>11</sup> du phénomène :

- la ville est l'objet d'un acte fondateur ; les exemples archéologiques montrent que ce n'est pas un village qui mute vers un état urbain ; cela ne veut pas dire qu'aucun village mutant n'a existé - Gawra XII<sup>12</sup>, bien plus tôt, pourrait nous mettre en présence d'une situation intermédiaire -, mais seulement que la documentation archéologique n'en a pas

encore donné d'exemple assuré en particulier dans la période qui nous retient ;

- la ville se protège en s'entourant d'un système de fortifications ;
- la ville transforme des matières premières qu'elle fait venir de loin ;
- la ville se met dans une situation telle qu'elle peut participer à des échanges ; en fait c'est là la raison première de sa naissance ;
- elle abrite une population hiérarchisée ;
- elle est structurée par rapport à un pôle de gestion administrative qui se trouve entre les mains du détenteur du pouvoir, sans doute en assez étroite symbiose avec le monde religieux, mais pouvoir et religion ne sont pas forcément confondus ;
- elle domine un espace, un territoire d'une assez grande étendue ; à Mari la longueur du canal de navigation, 120 km, donne les dimensions minimales du royaume avec domination de la confluence du Khabur ; en réalité il est vraisemblable que la domination territoriale de la ville de Mari s'étendait bien au-delà, mais nous n'avons guère de moyens de l'estimer ; quant à Habuba, son importance est telle que l'on peut avancer qu'elle devait dominer tout le territoire de la boucle de l'Euphrate et que les sites de la région, au moins au moment de sa propre puissance, étaient sous sa coupe.

D'autres constats permettent de mieux cerner le phénomène urbain qu'expriment Habuba Kabira et Mari aux débuts de l'ère urbaine :

- on peut noter, par exemple, qu'il n'y a aucune hésitation dans le tracé de ces villes, qui correspond chaque fois à une vision claire de l'organisation et de la division spatiale ;
- les fonctions fondamentales s'expriment nettement, sans doute parce que dans l'un et l'autre cas il s'agit de fondation et que les buts sont clairement définis et les fonctions aussi ;
- il est donc possible d'établir une équation du type : à fondation volontaire, fonctions volontaires ;
- on peut noter aussi que chacun des deux sites a adopté une figure géométrique différente : le rectangle et le cercle ; cette diversité met l'accent sur l'absence de stéréotype, même si certaines formules ont pu avoir la préférence à tel ou tel moment ;

• il est clair enfin que de telles fondations ne s'expliquent que dans une civilisation où la ville est un phénomène mentalement intégré dans sa totalité.

Tous ces traits me conduisent dans une même direction : ce sont les signes de l'intégration du phénomène urbain dans la psychologie collective. Et c'est là, me semble-t-il, une conclusion capitale si l'on veut étudier de façon efficace le problème de la naissance des villes.

Pourtant les villes traduisent vraisemblablement des situations différentes. Sans que l'on ait une certitude sur ce point, Habuba Kabira pourrait être une sorte de fondation coloniale réalisée à partir des centres urukéens méridionaux et, dans ce cas, cet exemple ne prouve pas que la Syrie soit normalement urbanisée dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> millénaire. En revanche la fondation de Mari paraît bien avoir été une création du milieu, caractérisé par la confluence du Khabur, en quelque sorte une création endogène.

Mais en tout état de cause sur l'Euphrate ce n'est ni l'élevage, ni l'agriculture qui a provoqué le phénomène urbain ; ce sont là, certes, des activités fondamentales qui sont nécessaires dans un système de développement complexe, mais elles ne créent pas la ville.

## CONCLUSIONS

Je rassemblerai sous trois rubriques les principales conclusions plus ou moins entrevues de façon dispersée au cours de ces pages.

*Les modes de création d'une ville aux origines de l'ère urbaine*

La documentation archéologique qui ne nous donne que deux exemples de ville du début de l'ère urbaine montre clairement que la ville apparaît

- soit par transfert de population et fondation,
- soit par gestation interne avec là aussi fondation.

Où peut-on reconnaître un phénomène de transfert ? sans doute dans la fondation de Habuba Kabira si Uruk et sa région en sont les auteurs.

Si le schéma historique proposé pour la moyenne vallée de l'Euphrate est accepté, on peut éventuellement reconnaître une fondation par transfert à partir de Terqa.

Mais cette vision est sans doute trop formaliste et nous sommes en réalité en présence d'un exemple de gestation interne mais qui s'étale sur une assez longue période : Terqa pourrait bien avoir été elle-même une ville fondée comme l'indique peut-être la présence des remparts dès les origines de la cité<sup>13</sup> et comme son objectif, en même temps que la fonction portuaire, était sans doute la surveillance du trafic fluvial, il semble bien probable qu'elle a été le fruit d'une mise en valeur régionale ; dans un second temps, à la suite des travaux d'aménagement de la région et de la construction du canal de navigation sur la rive gauche, c'est la première ville fondée dans la vallée, à savoir Terqa, qui aurait fondé Mari parce que sa position ne correspondait plus aux nouvelles exigences. Il y aurait donc eu création en chaîne comme l'expansion coloniale grecque nous en donne des exemples. Mais la puissance fécondante semble bien avoir été la région de Mari elle-même et dans ce cas on peut parler d'un processus endogène.

Une remarque encore : la fondation de Mari implique qu'il y ait eu des villes ailleurs, car la culture urbaine n'a pu naître dans les conditions qui sont celles de Mari ; lors de sa fondation il existe des villes en aval et en amont, car Mari ne se comprend que comme un intermédiaire. Quelle que soit leur importance spatiale, il existe à ce moment des centres urbains dans le Khabur : il faut donc les trouver.

*Ce sont les relations d'échanges qui ont créé Habuba et Mari*

Ce n'est ni l'agriculture, ni l'élevage qui ont créé Habuba Kabira et Mari. Si l'on examine la situation de chacune des deux cités et leur environnement, on est conduit à deux constatations :

- La première montre que les conditions propres de la grande boucle de l'Euphrate ne permettent pas de penser que des hommes ont pu venir du pays sumérien pour coloniser cette portion de vallée en vue d'une exploitation agricole ; certes les plateaux environnants ne s'opposent pas à une telle activité pourvu que les précipitations soient assez régulières, mais les conditions de production n'ont rien à voir avec celles de

Sumer ; la venue de « colonisateurs », même s'il s'est agi de processus sur une longue durée, a donc été motivée par d'autres raisons. De plus si on pense que la ville n'a pas été la conséquence d'une poussée méridionale, mais le produit d'une création locale sous l'effet de la civilisation d'Uruk, pourquoi n'a-t-on pas retrouvé les installations de ces cultivateurs tout autour de la cité et en particulier sur le plateau ?

- Quant à la région de Mari, il serait bien curieux que des populations méridionales soient venues pour faire une implantation agricole, alors que les conditions d'une irrigation en plaine diffèrent grandement de celles d'une vallée enfermée entre deux falaises ; et si des colons agricoles étaient venus du nord (du Khabur ou de l'ouest, donc de régions où l'irrigation n'était pas nécessaire), pourquoi auraient-ils choisi l'alvéole de Mari, en laissant le reste de la vallée inexploité alors que certains secteurs -la zone de confluence par exemple- étaient bien plus utilisables ?

Tout s'oppose à une colonisation agraire ; mais évidemment, puisque des hommes se trouvaient dans cette vallée et qu'il fallait les nourrir, on a tout naturellement développé une agriculture irriguée adaptée au pays : elle n'est donc pas la cause de l'implantation humaine, mais sa conséquence et on ne voit pas en quoi cette activité aurait été susceptible de provoquer un essor urbain.

Il faut revenir à des notions simples si l'on veut comprendre l'évolution de ces régions. L'économie du Néolithique s'est développée dans un contexte local et son impact est local. La communauté villageoise crée un stock alimentaire à sa mesure et le consomme sur la durée ; l'espace concerné se trouve aux limites du village pour des raisons simples de transport. Ce n'est pas cette économie qui est susceptible de donner naissance aux villes.

Le passage à l'état urbain implique des ferments de changement. Deux s'imposent :

- l'essor de l'irrigation, originellement au profit de l'agriculture, devient un facteur de développement des échanges ; dans un monde qui, comme nous l'avons vu, ignore la roue et ne pratique que tardivement la bête de somme, l'axe fluvial est le vecteur tout naturel des échanges<sup>14</sup> ;

- la nécessaire importation dans le pays mésopotamien, dès lors qu'une évolution des besoins se manifeste, de biens de

première nécessité qui y sont absents. Je ne retiendrai pour l'instant que :

. le bois, dont les besoins étaient grands : seule l'eau, fleuve ou canal, permettait de déplacer les troncs d'arbres depuis les zones forestières qui s'étendaient sur le pourtour du bassin fluvial ; l'analyse du Temple Calcaire d'Uruk a mis en lumière les énormes quantités nécessaires au IV<sup>e</sup> millénaire pour un seul bâtiment<sup>15</sup> ;

. le minerai, qui venait à nouveau des montagnes environnantes et pour beaucoup du monde anatolien ;

. vraisemblablement aussi le charbon de bois, nécessaire à la métallurgie.

Le couple irrigation-navigation, qui utilise le même vecteur, a été fondamental dans la mise en mouvement du processus de l'urbanisation. Cela ne peut étonner lorsque l'on songe à l'énorme impact qu'il exerce sur le milieu.

*L'acte fondateur comme procédure naturelle de création urbaine ?*

Cette dernière conclusion est plus interrogative qu'affirmative ; elle voudrait engager une réflexion, plus approfondie qu'elle ne l'a été jusqu'ici dans les milieux orientalistes, sur le processus de création urbaine.

La question qu'il faut poser n'est-elle pas finalement : pour qu'il y ait ville, ne faut-il pas qu'il y ait un acte fondateur ?

Autrement dit, est-ce que la transformation d'un village, sur les modes quantitatif et qualitatif, suffit à donner naissance à une ville ? Est-ce que la ville peut surgir d'un monde qui ne comporte idéologiquement aucune de ses bases ?

Cette question se justifie à la suite des deux constatations déjà énoncées :

- nous n'avons pu observer aucun exemple de transformation progressive d'un village en ville ;

- les deux premiers exemples de villes connus sont des villes fondées et non le résultat d'une lente mutation.

Si je ne connais pour ma part aucun village devenu ville, en revanche je connais de très nombreux exemples de villes fondées ; l'inventaire n'en a pas été fait, mais de récents colloques l'ont bien mis en évidence<sup>16</sup>. Alors je me demande



s'il ne faudrait pas explorer de façon plus systématique la notion de fondation de ville ; on l'a fait pour la cité grecque. Pourquoi la recherche ne s'est-elle pas intéressée à cette question, pourtant fondamentale, en Orient<sup>17</sup>.

Jean-Claude MARGUERON

E.P.H.E. IV<sup>e</sup> section

---

\* Cet article est une version remaniée d'une étude centrée sur l'urbanisation de la Syrie délivrée en janvier 1999 au Colloque organisé par l'Institut français d'Etudes Arabes (IFEAD) de Damas et en cours de publication dans les actes de ce colloque.

<sup>1</sup> Cf. *Encyclopaedia Universalis*, s.v. Ville, p.823.

<sup>2</sup> On voudra bien me pardonner, dans le cadre de ce modeste article, de ne pas donner la totalité de la bibliographie afférant à ce problème et de ne citer que les études qui ont un rapport direct avec la réflexion engagée. Notons quelques-unes des études les plus récentes, même si certaines rendent le débat plutôt confus et l'égarer sur de fausses voies. Il faut laisser de côté, Ch. Delfante, *Grande histoire de la ville, de la Mésopotamie aux Etats Unis*, A. Colin, 1997, parce qu'il confond les sites (le plan de Khorsabad donné comme étant celui de Ninive), qu'il ne procède à aucune analyse réelle et énonce des contrevérités avec beaucoup de légèreté. H. Weiss (éd.), *The origins of Cities in Dry-farming Syria and Mesopotamia in the Third Millenium B. C.*, 1986, est un recueil d'études dont certains aspects sont parfois dépassés par les fouilles de ces vingt dernières années, mais on y trouvera encore des informations intéressantes. J.-L. Huot, J.-P. Thalmann et D. Valbelle, *La naissance des cités*, Nathan, 1990, est une bonne introduction générale pour un public cultivé. On consultera avec profit, mais sans pour autant partager toutes les conclusions : G. M. Schwartz, « Before Ebla : Models of Pre-State Political Organization in Syria and Northern Mesopotamia », pp.153-174, in *Chiefdoms and early States in the Near Od Complexity*, ed. by Gil Stein and Mitchell S. Rothman, et « Rural Economic Specialization and Early Urbanization in the Khabur Valley, Syria », pp.19-36 in *Archaeological Views from the Countryside, Village Communities in Early Complex Society*, ed. by G. M. Schwartz and S. E. Falconner, Smithsonian Institution Press. R. Dolce, « Citta' di fondazione o fondazione di città ? » pp.131-164, in *Nuove Fondazioni nel vicino Oriente antico : realtà e ideologia*, ed. S. Mazzoni, Giardin, 1994. Le très récent article de B. Lyonnet, « Le peuplement de la Djéziré occidentale au début du 3<sup>e</sup> millénaire, villes circulaires et pastoralisme : questions et hypothèses », pp. 179-193, in *Subartu IV-1, A propos de Subartu, études consacrées à la haute Mésopotamie, vol. 1 -Paysage, Archéologie, Peuplement*, 1998, ne fait qu'ajouter confusion au problème par l'introduction de données qui n'ont rien à voir avec l'urbanisation. S. Böhme und S. Kuleman, « Das frühbronzezeitliche

Nordmésopotamien : Nur provinzielles Hinterland ? », pp.91-99 in *Zwischen Euphrat und Indus, Aktuelle Forschungsprobleme in der Vorderasiatischen Archäologie* (éd. K. Bartl, R. Bernbeck und M. Heinz), G. Olm, 1995, présente un tableau de l'urbanisation du III<sup>e</sup> millénaire des régions septentrionales, mais ne s'interroge pas réellement sur les raisons, ni sur les formes premières de cette urbanisation ; il en va de même de R. Vallet, « Habuba Kebira ou la naissance de l'urbanisme », *Paléorient* 22/2, 1996, pp.45-76, qui donne cependant une analyse, parfois nouvelle, des caractéristiques de l'urbanisme de ce site.

<sup>3</sup> Publications préliminaires dans *Mitteilungen der Deutschen Orientgesellschaft* et STROMMENGER, E., *Habuba Kabira, ein Stadt vor 5000 Jahren*, von Zabern, Mainz, 1980.

<sup>4</sup> Pas d'ouvrage récent faisant le point sur la question des origines de la ville ; par l'auteur de ces lignes une synthèse est en cours de rédaction qui pourrait voir le jour en 2000/2001. En attendant, se reporter aux rapports préliminaires parus dans *M.A.R.I.* 1 à 8, tout particulièrement *M.A.R.I.* 5, « Etat présent des recherches sur l'urbanisme de Mari -1 », pp.483-498, et à MARGUERON, J.-Cl., « Mari, reflet du monde syro-mésopotamien au III<sup>e</sup> millénaire », *Akkadica* 98, pp.11-25.

<sup>5</sup> Voir un état résumé de la documentation dans ORTHMANN W., *Tell Chuera*, 1990.

<sup>6</sup> Rapports préliminaires dans la revue *Iraq*.

<sup>7</sup> Contrairement à ce que dit B. Lyonnet, 1998, p.180, il est impossible d'assimiler Mari à la série des *Kranzhügel* : ni les dimensions, ni la structure, ni le contexte géographique ne le permettent.

<sup>8</sup> Même si l'histoire nous en donne quelques exemples très particuliers et qui ne peuvent en aucun cas être considérés comme normatifs.

<sup>9</sup> Voir ci-dessus n. 4.

<sup>10</sup> A partir de là d'ailleurs, la vallée devient plus aride encore et plus étroite, ce qui diminue les possibilités d'une irrigation rentable : il n'y a plus assez d'espace pour assurer une agriculture pour une population urbaine d'une certaine densité. Il serait intéressant de savoir si des canaux latéraux ont été construits au-delà du verrou de Baghouz, mais les recherches n'ont pas encore été suffisamment conduites dans cette direction.

<sup>11</sup> Y a-t-il réellement eu une expansion ? Ne doit-on pas plutôt penser que le phénomène a surgi un peu partout lorsque les conditions socio-économiques étaient mûres ?

<sup>12</sup> Cf. TOBLER, A. J., *Excavations at tepe Gawra*, vol. 2, pl.VIII, 1950.

<sup>13</sup> Cf. BUCCELLATI, G. et KELLY-BUCCELLATI, M., « Terqa preliminary report n° 6 : the third Season, Introduction and the Stratigraphic Record », *Syro-mesopotamian studies* 2-6, Malibu 1978, Undena Publications, p. 19-22, fig. 7 ; BUCCELLATI, G., *Terqa preliminary report 10, the Fourth Season : Introduction and the Stratigraphic Record*, p.76 et pl. 19, Bibliotheca Mesopotamica, 1979.

<sup>14</sup> MARGUERON, J.-Cl., « Problèmes de transport au début de l'âge du bronze » in *Reflète des deux fleuves*, M. Lebeau et P. Talon éd., Louvain, 1989, pp.119-126.

<sup>15</sup> MARGUERON J.-Cl., « Le bois dans l'architecture : premier essai pour une estimation des besoins dans le bassin mésopotamien » in *Bulletin on Sumerian Agriculture*, vol. VI, Cambridge, 1992, pp.79-96.

<sup>16</sup> HUOT J.-L., éd., 1988, *La ville neuve, une idée de l'Antiquité ?* Errance ; MAZZONI, S., éd, 1994, *Nuove fondazioni nel Vicino Oriente antico : realtà e ideologica*, Giardini.

<sup>17</sup> Le Centre de Culture Contemporaine de Barcelone a organisé une exposition et un colloque en 2000 sur les rites de fondation des cités : des réponses à cette première question y ont été proposées.